

## L'art selon Monique Proulx

Monique Proulx, *Homme invisible à la fenêtre*, Boréal, Montréal, 1993, 238[2] p.

Aurélien Boivin

Numéro 90, été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44551ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1993). Compte rendu de [L'art selon Monique Proulx / Monique Proulx, *Homme invisible à la fenêtre*, Boréal, Montréal, 1993, 238[2] p.] *Québec français*, (90), 114–115.

# PRIVILÈGES DE LA LECTURE

## L'ART SELON MONIQUE PROULX

Dédié à Yves Bussièrès, un ami peintre confronté, depuis le Big Bang, à un fauteuil roulant, le deuxième roman de Monique Proulx, *Homme invisible à la fenêtre*<sup>1</sup> met en scène un peintre d'une quarantaine d'années, paraplégique lui aussi, depuis dix-huit ans, et centre de l'univers bien malgré lui. C'est dans son atelier aménagé au 6<sup>e</sup> étage d'un édifice délabré de Montréal (coin Saint-Laurent et Mont-Royal) que se rencontrent une série de personnages qu'il se plaît à peindre d'après modèles, tout comme la romancière elle-même qui a choisi d'ailleurs de s'inspirer, d'un chapitre à l'autre, de la technique du portrait, qu'elle peint elle aussi par touches successives, avec une palette riche et une précision remarquable. Gravitent autour du peintre rivé à sa Rossinante des personnages marginaux, « des itinérants, des sans-abri du sentiment » qui trouvent assurance et réconfort auprès de cet être lui aussi marginalisé en quelque sorte puisqu'il est confiné « à l'immobilité permanente, éternelle, même, selon la romancière, malgré la vie trépidante des gens qui le côtoient ».

Max, c'est son nom, est un véritable psychanalyste : « Ils s'approchent tous tôt ou tard de leur gouffre personnel, ceux qui viennent se poser sur mon sofa, et il ne faut pas interrompre leur plongée solitaire » (p. 53). C'est une sorte « de catalyseur, de point de rencontre », dira encore Monique Proulx, « de garde-fou de dernière instance » (p. 53), dans son atelier qui se veut un espace ouvert par rapport à l'univers fermé de ces êtres instables, incapables de se prendre en main et de vivre une saine relation d'amour. Max, qui a mis « de l'ordre dans [s]a vie » (p. 52), est à l'écoute des autres qui, eux, ne l'écoutent pas. « Casanova à roulettes » depuis le Big Bang, le peintre est encore consolateur

des cœurs affligés de ces femmes « éclouées jusqu'à la moelle, dévastées par les vacheries de la vérité ambulante, sanglant d'acerbes réquisitoires contre LES HOMMES, cette espèce dangereuse à laquelle elles estiment, à première vue, que je n'appartiens guère. Je les écoute, je les effleure à peine, les femmes écorchées sont à manipuler avec une effrayante circonspection ». Il les reçoit dans son lit, ces « boat people épouvantées qui fuient les radeaux trop râpeux de l'existence », et trouvent auprès de lui « une âme-frère, un nounours qui endormira leurs frayeurs » (p. 46). « S'il peint, c'est qu'il se livre facilement aux gens qui le visitent et dont il s'inspire pour nourrir son art, confie Monique Proulx. Car « l'Art [...] existe à seule fin de grandir l'être humain et de le consoler de sa finitude » (p. 48).

S'il connaît, lui, Long Man, une réelle relation d'amitié avec Mortimer, le peintre des animaux en même temps que Purple, troisième membre du trio amou-

reux, d'avant le Big Bang, « s'il n'utilise avec les autres personnages que le discours indirect, fait encore remarquer la romancière, il ne parle qu'avec Lady, cette femme qui habite dans l'immeuble d'en face et que l'on entrevoit à peine ». Lady est la seule qui l'oblige à rouler, à sortir de son univers fermé. « Avec elle, il a de grandes conversations téléphoniques, en pleine nuit. [...] Ils font même l'amour au téléphone. C'est elle qui vient le chercher et qui le ramène à la vie, en quelque sorte. C'est à cause d'elle qu'il accepte de sortir de son atelier et qu'il est forcé de rejoindre le monde ». Si, comme la mère avec qui il entretient des rapports froids, tendus, elle symbolise le passé qu'on ne peut fuir mais qu'il nous faut assumer, elle revient hanter l'existence de Max, après tout ce temps, parce qu'elle se sait responsable de l'accident, qu'elle se sent coupable, qu'elle veut se racheter. « Elle représente la non-fixation, le mouvement », confie Monique Proulx, qui la considère aussi comme une sorte de fantôme. Elle revit, à la fenêtre, l'amour passion qu'elle a connu, alors qu'elle avait vingt ans. Elle se révèle excessive et semble vieillir très mal, maintenant qu'elle a atteint la quarantaine. Elle revient donc vers Max, qu'elle sait en fauteuil roulant, pour « lui faire revivre la passion passée, pour renouer avec lui car elle est incapable de supporter que quelqu'un puisse la détester. Elle ne peut imaginer les fins, elle n'aime d'ailleurs pas le mot fin, encore moins le dénouement malheureux de l'histoire d'amour qu'elle a connue avec cet homme ».

Je pense que la clé est là. Ce beau et riche roman peut être lu comme une longue métaphore d'un homme qui a connu un grand amour impossible et qui est incapable de se relever, à la suite de cette déception ; Max a aimé la Lady, qui l'a écarté pour une raison qui n'est pas



Monique Proulx

### Homme invisible à la fenêtre

Roman

Boréal

précisée, et il est condamné, sinon à ne plus aimer, du moins à l'immobilité sur sa Rossinante.

Le roman de Monique Proulx met en scène des personnages qui ont beaucoup de difficultés à se rencontrer, à dialoguer. Il faut y voir là le reflet de la société contemporaine qui n'a plus le temps de s'arrêter pour régler les problèmes, pour se comprendre. L'amour est souvent limité aux rêves, aux fantasmes : Julius Einhorme, l'obèse, aime une fillette de dix ans, Pauline aime d'amour son fils adoptif de 17 ans, Maggie est l'esclave de Martin, etc. Il y a un profond mal de vivre qui se dégage de ce roman. « Ce n'est pas tant les relations entre les êtres qui sont difficiles, voire impossibles, mais bien les relations d'une grande intensité à double sens entre deux êtres », selon Monique Proulx, qui se défend d'avoir voulu, avec *Homme invisible à la fenêtre*, « défendre la condition des paraplégiques, mais bien, plutôt, de montrer le dur combat d'un être révolté qui, après une période de découragement, parvient à se relever, à se libérer, à changer de vie. Il y a d'ailleurs une belle scène dans le roman qui illustre ce combat difficile. Un jour, le jeune Laurel, le fils adoptif de Pauline, vient lui confier son désarroi et lui dit : « — Moi, s'il m'était arrivé ce qui t'est arrivé, [...] je me serais tué. — Tiens donc, Moi aussi, ti-cul. / Jusqu'à ce que ça m'arrive pour de vrai » (p. 81).

Max est fascinant, après qu'il ait oublié qu'il a été jadis Long Man et qu'il ait accepté son sort, car il réussit à voler au dessus de l'adversité. Pour lui, alors, « les choses pourraient être pires ». Il aurait pu avoir « une tête monstrueuse, [...] ou le cerveau brinquebalant, [...] être aveugle » (p. 15), voire « être né dans la bande de Gaza ou pire, à Sainte-Foy » (p. 221) (voilà qui ne plaira pas à la mairesse Boucher !). Pour se consoler, il

se dit : « [...] je suis né ainsi sur fidèle Rossinante avec cette main difforme et ce corps mort. D'autres ne sont pas nés du tout, ou pis, ne savent pas qu'ils existent » (p. 66). Adieu Long Man !

Leçon de courage, de détermination, de dignité aussi car l'homme, dit-on, n'est grand qu'à genoux. Dans « ce temps faste pour les eunuques », « à une époque idiote, qui n'en finit plus de dresser l'un contre l'autre ce qui est fait pour se mêler » (p. 456), Max nous donne un bel exemple de reconquête de soi et de son corps, pour lequel il voue un profond respect. Pour lui, « la survie, ce n'est pas d'accepter ce que l'on est, mais d'oublier ce qu'on était » (p. 66).

*L'Homme invisible à la fenêtre* est le roman d'une réussite et un succès pour Monique Proulx qui sait nous charmer par une langue belle, musicale, et par un imaginaire aussi riche que la palette de Max. À lire et à relire pour le plaisir qu'il procure et pour la leçon qui s'en dégage.

1. Boréal, Montréal, 1993, 238[2] p.



Photo: Raymond Bergeron